Kirsch, Thomas G. – *Spirits and Letters*

Julien Bonhomme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14429>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.14429

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2012

Pagination : 1015-1019

ISBN : 978-2-7132-2350-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Julien Bonhomme, « Kirsch, Thomas G. – *Spirits and Letters* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 208 | 2012, mis en ligne le 31 octobre 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14429> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14429>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Kirsch, Thomas G. – *Spirits and Letters*

Julien Bonhomme

RÉFÉRENCE

KIRSCH, Thomas. G. – *Spirits and Letters. Reading, Writing and Charisma in African Christianity*. New York, Berghahn Books, 2008, 274 p., bibl., index.

- 1 Cet ouvrage de Thomas Kirsch, professeur d'anthropologie à l'Université de Constance, porte sur les usages religieux de l'écrit en Afrique. L'écrit joue un rôle important dans l'imaginaire religieux africain, notamment dans l'imaginaire prophétique : le prophète reçoit la révélation d'un Livre ou bien ses visions sont couchées par écrit, par lui-même ou par un « secrétaire » attitré. Ces écrits prophétiques sont parfois des pseudo-écritures indéchiffrables : de telles cryptographies manifestent l'autorité religieuse du prophète en donnant à voir son lien personnel à l'écriture et à ses pouvoirs. Jean-Loup Amselle a proposé l'expression « prophétisme scripturaire » pour qualifier ces mouvements religieux qui accordent une place centrale à l'écriture en s'inspirant des religions du Livre (essentiellement l'islam et le christianisme sur le continent africain)¹. Face au foisonnement des usages religieux de l'écrit, l'ouvrage de Thomas Kirsch nous offre alors une ethnographie détaillée des diverses pratiques d'écriture et de lecture au sein d'une Église chrétienne africaine. Cette ethnographie de l'écriture s'appuie sur une enquête de terrain menée dans les années 1990 dans la vallée de Gwembe au sud de la Zambie, dans une région marquée par un fort pluralisme religieux : diverses congrégations chrétiennes y sont en concurrence entre elles, ainsi qu'avec des cultes de possession et des devins-guérisseurs, les fidèles passant fréquemment d'un culte à un autre. L'auteur centre plus particulièrement son étude sur la Spirit Apostolic Church (le nom est un pseudonyme). Il s'agit d'une Église indépendante africaine qui s'inscrit dans la mouvance charismatique née du réveil pentecôtiste du début du XX^e siècle (parti des États-Unis avant de toucher le continent africain via l'Afrique du Sud). La Spirit Apostolic Church se distingue ainsi des Églises néo-pentecôtistes et néo-charismatiques

de l'Afrique urbaine contemporaine, davantage transnationales et ouvertes sur la modernité. Reprenant les typologies classiques des Églises africaines, Thomas Kirsch rapproche la Spirit Apostolic Church des « Églises sionistes » de Bengt Sundkler ou encore des « Églises de guérison prophétique » de H. W. Turner². Ces « African-initiated Pentecostal-charismatic Churches » – selon sa propre désignation typologique – mettent l'accent sur l'action du Saint-Esprit dans les pratiques religieuses, tout particulièrement celles liées à la guérison.

- 2 On pourrait alors s'attendre à ce qu'une telle insistance sur l'inspiration du Saint-Esprit comme ressort principal de l'autorité religieuse entraîne une hostilité au Livre et à la médiation de l'écrit, ou du moins une minoration de leur rôle. Certaines Églises charismatiques vont en effet jusqu'à rejeter la Bible. Au Zimbabwe par exemple, les fidèles de l'Église indépendante Masowe weChishanu se proclament eux-mêmes « les chrétiens qui ne lisent pas la Bible »³. L'autorité textuelle n'est que lettre morte par rapport à l'esprit insufflé par l'autorité charismatique du prophète : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie », selon le célèbre aphorisme de Paul (2 Corinthiens III, 6). Cette disjonction entre l'Esprit et la Lettre se retrouve dans les sciences sociales des religions sous la forme d'une opposition d'inspiration wébérienne entre le charisme et l'institution, deux types d'autorité supposément incompatibles. D'un côté, l'autorité charismatique du prophète dont les révélations exaltées sont directement inspirées par l'Esprit saint ; de l'autre, l'autorité institutionnelle du prêtre qui assume son ministère comme un fonctionnaire en charge de l'administration de l'Église. Les usages les plus routiniers et routinisés de l'écrit se trouveraient alors du côté du prêtre. Les prophétismes scripturaires mettent pourtant à mal ce partage trop tranché entre l'Esprit et la Lettre, en cumulant les deux registres, comme Peter Probst l'a bien montré à propos de l'invention d'une écriture sacrée pour transcrire les révélations d'un prophète des Églises Aladura dans les années 1920-1930 au Nigeria⁴. À la même époque, au sein d'une Église de la région de Calabar, une nouvelle écriture appelée Obèri Okaimè sert à transcrire les glossolalies des fidèles en transe⁵. En 1936, l'Église fonde une école pour enseigner cette écriture aux nouveaux convertis, ouvrant ainsi la voie à une routinisation du charisme de la Lettre. Thomas Kirsch montre, de même, que l'autorité religieuse au sein de la Spirit Apostolic Church repose sur une association intime entre l'Esprit et la Lettre, le charisme et l'institution, le prophète et le pasteur⁶.
- 3 L'ethnographie de l'écriture menée par Thomas Kirsch s'inscrit dans le courant des *New Literacy Studies* qui, partant d'une critique de la conception de Jack Goody de l'écriture comme technologie cognitive neutre qui produirait partout et toujours les mêmes effets, envisage la *literacy* (ici traduite par culture écrite), ou plutôt les *literacies*, comme un ensemble disparate de pratiques inscrites dans un contexte social, culturel et historique qui leur donne forme⁷. Thomas Kirsch commence ainsi par resituer les usages religieux de l'écrit dans l'héritage colonial. En Zambie, comme ailleurs en Afrique, l'écriture a en effet été un pivot essentiel du projet colonial⁸. La mission et l'administration constituent la double matrice de cette culture écrite coloniale. L'Afrique coloniale associe intimement l'écriture, l'éducation scolaire et la mission. La mission fait office d'école et la Bible de manuel d'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Le *preacher* est aussi un *teacher*. L'entreprise missionnaire, du moins parmi les protestants, passe en outre par la traduction en langues vernaculaires, l'impression et la diffusion de la littérature chrétienne. La culture écrite coloniale est également celle du document officiel. Règlements, décrets, cartes d'identité et laissez-passer font en

effet partie des techniques de gouvernement propres à l'administration coloniale. Dans l'Afrique coloniale, comme ensuite à l'ère de la postcolonie, le travail administratif est traité avec beaucoup de solennité, donnant lieu à un véritable « ritualisme bureaucratique » (p. 47). On comprend alors que nombre de mouvements religieux aient cherché à s'approprier le pouvoir hégémonique de l'écrit en mimant la culture réglementaire de l'administration coloniale. L'autorité de l'écrit, dérivant à la fois du texte sacré et du document officiel, résulte en définitive d'une « fusion entre les cultures écrites religieuse et bureaucratique » (p. 34).

- 4 Bien que les fidèles de la région de Gwembe n'aient que difficilement accès aux publications chrétiennes (Bibles en anglais ou en langues vernaculaires, brochures), ces écrits représentent un emblème essentiel de leur identité religieuse. Les pratiques religieuses des Églises chrétiennes font constamment référence au texte, et de la façon la plus manifeste possible (par contraste avec la logique du secret des rites traditionnels) : des passages des Écritures sont cités à tout propos, le prêche se fait une Bible à la main. Thomas Kirsch note toutefois que la Bible n'est pas l'apanage des chrétiens : les devins-guérisseurs *nganga* et les adeptes du culte de possession *masabe* en font également usage, même s'il ne s'agit généralement pas de la « lire » au sens propre. Les pratiques de lecture de la Bible au sein de la Spirit Apostolic Church mettent en scène l'association de la spiritualité et de la scripturalité (*scripturality*). Le texte de la Bible est conçu comme d'origine divine, les quatre évangélistes ayant été des « secrétaires » guidés par Dieu lui-même. De la même manière, les lecteurs de la Bible doivent être inspirés par l'Esprit saint pour qu'il les aide à comprendre le message biblique. Le texte sacré n'est donc pas considéré comme un « fétiche » qui contiendrait en lui-même des pouvoirs spirituels, puisque c'est au contraire le bon usage de la Bible qui nécessite un lien personnel avec l'Esprit saint. C'est au cours du prêche que se manifeste pleinement cette alliance intime de l'Esprit et de la Lettre : un préposé à la lecture lit à haute voix des passages de la Bible, tandis que le prêche inspiré du pasteur confère aux mots qui viennent d'être lus un supplément de spiritualité. L'autorité textuelle des Écritures et l'autorité spirituelle du pasteur se renforcent mutuellement à travers la récitation publique de la Bible, ce que Thomas Kirsch appelle, à la suite de la médiéviste Joyce Coleman, son « auralisation »⁹. Ces deux modes d'autorité, loin de correspondre à des types-idéaux incompatibles par nature, entretiennent ainsi une relation du même ordre que celle qui unit un texte à son actualisation orale.
- 5 Les usages de l'écrit au sein des Églises chrétiennes ne se limitent toutefois pas à la lecture de la Bible, mais impliquent également des formes scripturaires plus profanes. Les congrégations possèdent des registres, des règlements, des cartes de membres, des certificats, des agendas, des livres d'actes. La production de ces documents suppose une division du travail selon des charges bien définies (trésorier, secrétaire, etc.). L'Église est ainsi organisée sur le modèle bureaucratique (organisation « formelle » ou « rationnelle-légale » dans la typologie de Max Weber). Le dirigeant d'une congrégation n'est pas seulement un prophète-guérisseur, c'est aussi un bureaucrate qui administre son Église depuis son bureau. L'autorité divine elle-même est conçue sur le mode rationnel-légal de l'écrit administratif : selon les fidèles, Dieu consignerait toutes les activités des hommes dans un grand registre – illustration exemplaire de la fusion des cultures écrites religieuse et bureaucratique¹⁰. La mise en scène du travail bureaucratique au sein de l'Église importe cependant davantage que les produits de cette activité : l'enregistrement officiel d'un nouveau membre de la congrégation est plus important que le registre lui-même, qui n'est ni très fiable ni très utile. Il ne s'agit

donc pas tant d'un processus effectif de rationalisation scripturaire que d'un cérémonial imitant les pratiques de la bureaucratie d'État. Il est d'ailleurs révélateur que les cartes de membres de l'Église soient calquées sur le modèle des cartes d'identité zambiennes. Cette « bureaucratie mimétique » est un instrument de légitimation aussi bien externe (vis-à-vis de l'État) qu'interne à l'Église. Les documents écrits jouent en effet un rôle central dans l'exercice de la domination au sein de la congrégation. Les doyens du culte monopolisent l'accès à l'écrit, aux Bibles comme aux certificats d'attribution des différentes charges religieuses. La gestion bureaucratique du travail religieux leur permet de contrôler les cadets en les cantonnant dans le rôle de clercs subordonnés, simples détenteurs d'une charge auxquels tout accès direct à la spiritualité est dénié, alors qu'eux-mêmes cumulent autorité spirituelle et autorité institutionnelle. Il s'agit là d'une façon de limiter la dispersion du charisme à l'intérieur de l'Église, mais aussi de le stabiliser en le formalisant.

- 6 Cette relation entre autorité spirituelle et autorité scripturaire, charisme et institution, se trouve mise en jeu à tous les échelons de la bureaucratie religieuse. Par exemple, le niveau de compétence écrite requis pour devenir le « secrétaire » attitré d'une congrégation n'est pas formellement défini : même un quasi illettré est censé pouvoir occuper cette fonction s'il est guidé par l'Esprit saint. Il n'est ainsi pas clair si le secrétariat est une charge totalement profane ou si elle nécessite également des compétences spirituelles. De manière similaire, l'Église dispose d'un *planning* fixant le déroulement des offices. Si ce programme écrit doit normalement servir à rationaliser l'activité religieuse en la rendant plus prévisible, les ministres du culte sont cependant censés l'avoir établi sous l'inspiration du Saint-Esprit. Faut-il alors attribuer les fréquents écarts entre le programme écrit et le déroulement effectif du culte à l'action imprévisible du Saint-Esprit ou bien au manque d'inspiration des rédacteurs du document ? Tout l'intérêt de cette très belle ethnographie de l'écriture est, en définitive, de montrer que la Lettre ne se conçoit pas sans l'Esprit au sein des Églises africaines, et plus particulièrement au sein de ce que l'auteur appelle les « religions charismatiques-pentecôtistes du Livre » (p. 3). En mettant en avant ces figures hybrides que sont le prophète bureaucrate et le secrétaire inspiré par l'Esprit saint, Thomas Kirsch pose à nouveaux frais la question de la nature de l'autorité religieuse.

NOTES

1. J.-L. AMSELLE, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001.
2. B. SUNDKLER, *Bantu Prophets in South Africa*, London, Lutterworth Press, 1948 ; H. W. TURNER, « A Typology for African Religious Movements », *Journal of Religion in Africa*, 1 (1), 1967, pp. 1-34.
3. M. ENGELKE, *A Problem of Presence. Beyond Scripture in an African Church*, Berkeley, University of California Press, 2007.
4. P. PROBST, « The Letter and the Spirit : Literacy and Religious Authority in the History of the Aladura Movement in Western Nigeria », *Africa*, 59 (4), 1989, pp. 478-495.

5. R. F. G. ADAMS, « Oberi Okaike : A New African Language and Script », *Africa*, 17 (1), 1947, pp. 24-34 ; M. B. ABASIATTAI, « The Oberi Okaike Christian Mission : Towards a History of an Ibibio Independent Church », *Africa*, 59 (4), 1989, pp. 496-516.
6. Sur l'association du prophète et du pasteur, voir J.-P. KIERNAN, « Prophet and Preacher : An Essential Partnership in the Work of Zion », *Man*, 11 (3), 1976, pp. 356-366.
7. B. V. STREET, *Literacy in Theory and Practice*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984 ; B. V. STREET (ed.), *Cross-cultural Approaches to Literacy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
8. Sur la culture écrite de l'Afrique coloniale, voir K. BARBER (ed.), *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and Making the Self*, Bloomington, Indiana University Press, 2006.
9. L'« auralité » (de l'anglais *aural*, lié à l'audition) désigne la lecture à haute voix d'un texte écrit à une audience. Voir J. COLEMAN, *Public Reading and the Reading Public in Late Medieval England and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
10. Sur la fusion entre les cultures écrites religieuse et bureaucratique dans les prophétismes scripturaires, voir J. BONHOMME, « Dieu par décret. Les écritures d'un prophète africain », *Annales. Histories, Sciences sociales*, « Culture de l'écrit en Afrique », 64 (4), 2009, pp. 887-920.